

Literatur zum Thema = Comptes rendus thématiques

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **27 (2020)**

Heft 1: **Schweiz und Ostasien : Vernetzungen und Verflechtungen = Suisse et Asie de l'Est : réseaux et interconnexions**

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Literatur zum Thema

Comptes rendus thématiques

Béatrice Veyrassat
Histoire de la Suisse et des
Suisses dans la marche du monde
(XVII^e siècle – Première Guerre
mondiale)

Espaces – Circulations – Échanges

Neuchâtel, Alphil, 2018, 429 p., Fr. 39.–

Béatrice Veyrassat, spécialiste de l'histoire économique de la Suisse, propose une vaste synthèse de la présence des Suisses outre-mer entre la fin du XVII^e et le début du XX^e siècle. Une entreprise ambitieuse, qui met à disposition du grand public comme des spécialistes une large quantité de travaux jusque-là dispersés, et dresse, en creux, les lacunes de la recherche. L'exercice, disons-le tout de suite, est réussi: la lecture est agréable, Veyrassat nous fait voyager, par des exemples nombreux, de l'Amérique du Sud au Surinam, en passant par Marseille, Constantinople ou l'Égypte, par mer et par terre. On y suit les pas de mercenaires, de commerçants, d'anonymes ou de plus illustres personnages, forcés par la misère ou en quête de nouveaux horizons et dont le seul dénominateur commun est de s'être dispersés aux quatre coins du monde.

Veyrassat adopte ici la perspective du temps long, à l'instar de la grande fresque dressée par Christopher A. Bayly (*La naissance du monde moderne [1780–1914]*, Paris, les Éditions de l'Atelier et Éditions ouvrières, 2007), souvent citée dans cet ouvrage, une périodisation originale qui lui permet de réinscrire l'histoire suisse dans les processus de mondialisation observables dès le XVII^e siècle. Elle montre ainsi tout l'intérêt d'appliquer

le tournant historiographique de l'histoire globale à ce petit pays qui est encore en cours de constitution en tant qu'État. Croisant les objets d'étude et les jeux d'échelles, le livre est dense, mais bien structuré, avec des chapitres récapitulatifs qui permettent de ne pas se perdre dans la lecture.

La première partie de l'ouvrage est tournée vers l'Orient des XVII^e et XVIII^e siècles, une destination qui fascine jusque dans les petits villages de montagne. On y suit les voyageurs mercenaires qui louent leurs services à des compagnies étrangères comme la *Vereenigde Nederlandsche Oost-Indische Compagnie* néerlandaise, à la *East India Compagny* britannique ou encore à la *Compagnie française des Indes orientales*. Les horlogers genevois ou neuchâtelois notamment développent quant à eux déjà des réseaux commerciaux, en particulier avec de riches clients chinois, adeptes des mécaniques luxueuses et précises.

La deuxième partie se focalise sur le XVIII^e siècle et l'essor des réseaux commerciaux helvétiques qui ancrent le pays dans une économie de plus en plus mondialisée. L'autrice montre très bien à quel point les activités préindustrielles suisses, comme la fabrique d'indiennes, sont interdépendantes de ces réseaux globaux. Les denrées d'origine tropicale, comme le café, le tabac ou le cacao, entrent progressivement dans les mœurs, alors que les capitaux helvétiques sont investis à l'étranger, en particulier en Afrique et dans les Amériques dans le commerce triangulaire qui implique celui des esclaves.

La troisième partie nous fait entrer dans le long XIX^e siècle (1780–1914), une pé-

riode qui nous amène à l'établissement de l'État fédéral, rupture majeure du point de vue politique, mais qui n'influence que peu les dynamiques commerciales. Les réseaux établis précédemment se solidifient et les marchands s'adaptent extrêmement bien aux nouvelles dynamiques économiques mondiales. Si ce «petit pays [n'a ni] colonies ni visée impérialiste» (211), ce n'est pas le cas de ses ressortissants dont certains tirent particulièrement profit de l'impérialisme globalisé de la fin du XIX^e.

C'est une histoire complexe que nous donne à lire Veyrassat, l'histoire d'une Suisse connectée au monde, non seulement par son élite capitaliste, essentiellement protestante, mais aussi par des personnes plus modestes, dont certaines reviennent au pays après avoir fait fortune. Mais c'est une histoire résolument commerciale et économique qui laisse de côté les approches plus culturelles, considérées comme un tournant «idéologique» (315), ou sociales. On ne trouve ainsi aucune femme dans cette histoire qui couvre plus de trois siècles, et aucune mention de cette importante lacune historiographique. Si les travaux à cet égard sont peu nombreux, il aurait quand même été intéressant de le souligner, ou d'intégrer au moins la question de leur présence dans l'industrie textile suisse, ou dans les missions, dans lesquelles elles furent nombreuses à s'engager. Ce parti pris occulte également les relations de pouvoir qui s'établissent par le commerce. Le tournant postcolonial, s'il n'est pas ignoré, est considéré avec un certain scepticisme par l'auteur qui emploie des guillemets pour un terme qui fait pourtant autorité dans le domaine. Cela se comprend d'autant moins que la thématique, le cadre d'analyse et la périodisation adoptés s'inscrivent parfaitement dans les derniers travaux qui mobilisent ces théories (par exemple Patricia Purtschert, Barbara

Lüthi, Francesca Falk [dir.], *Postkoloniale Schweiz. Formen und Folgen eines Kolonialismus ohne Kolonien*, Bielefeld, Transcript-Verlag, 2012). Cela lui aurait permis de dépasser la question de savoir si l'on peut qualifier un pays sans colonie de colonialiste et de souligner davantage l'apport de l'expérience coloniale à l'élite politique pour développer l'État fédéral par exemple. Ainsi, l'importance des échanges avec les pays d'outre-mer apparaîtrait non seulement pour le commerce (ce que le livre montre bien), mais également pour la formation de la communauté nationale.

En dépit de ces quelques réserves, sans doute inévitables dans une synthèse d'une telle ampleur, l'ouvrage de Béatrice Veyrassat reste d'une grande qualité, tant par les informations présentées que leur agencement. Il s'avère d'ores et déjà un indispensable de l'histoire suisse.

Pauline Milani (Fribourg)

Sven Trakulhun

Asiatische Revolutionen

Europa und der Aufstieg und Fall asiatischer Imperien (1600–1830)

Frankfurt, Campus Verlag, 2017, 396 S., € 45,-

In seiner 2012 als Habilitationsschrift an der Universität Konstanz und nun in überarbeiteter Form als *Asiatische Revolutionen* (2017) herausgegebenen Studie dekonstruiert Trakulhun das seit der Französischen Revolution auf Europa verengte Konzept der «Revolution». Gemäss den teleologischen Interpretationen des 19. Jahrhunderts war die aussereuropäische Welt zwar immer wieder Schauplatz einer Vielzahl, aber für die Menschheitsgeschichte letztlich unwesentlicher Umstürze, Usurpationen und Meutereien. Revolutionen fanden nur in Europa statt. Das Hauptziel der Studie von Trakulhun

ist, eine Geschichte der Wandlung des Revolutionsbegriffs und der wechselseitigen Beziehungen zwischen Asien und Europa zu schreiben, in der «europäische Revolutionsdiskurse und asiatische Geschichtsschreibung, geschichtsphilosophische Entwicklungsmodelle und zeitgenössische Ideen von Herrschaft und Kolonialismus miteinander verwoben waren» (16).

Trakulhuns Studie ist in drei Teile gegliedert. Ein erster Teil widmet sich dem «heilsgeschichtlichen Universalismus» von überwiegend katholischen Missionaren in Japan, China und Siam sowie der kulturellen Produktionen, welche aus ihren Reiseberichten entstanden. Es gelingt dem Autor überzeugend nachzuzeichnen, dass der frühneuzeitliche Revolutionsbegriff weit inklusiver als sein modernes Gegenstück war. Die in einem göttlichen Heilsplan verankerten Weltbilder der Jesuiten sahen in Asien keine kulturell anderen Menschen, sondern interpretierten die asiatischen Revolutionen als Analogien der Krisen in Europa und des Christentums. Dieser christlich-eschatologischen Auffassung zufolge brachen überall dort auf der Erde Revolutionen aus, wo sündhafte und despotische Herrscher regierten.

Der zweite Teil, «Imperialismus und konservative Rhetorik im Zeitalter der Revolutionen», setzt sich mit einer Umdeutung des Revolutionsbegriffs gegen Ende des 18. und zu Beginn des 19. Jahrhunderts auseinander. Auf der Basis von Quellen und Schriften aus dem indo-persischen Raum und Grossbritannien zeigt Trakulhun den wichtigen «Übergang von eschatologischem Denken zu einem säkular und empirisch begründeten weltbürgerlichen Konservatismus» (128). Zunehmend versuchten Zeitgenossen asiatische Revolutionen in einer systemischen Perspektive zu verstehen. Der Begriff des «asiatischen Despotismus» kristallisierte sich in dieser Zeit heraus, um die stetigen Systemkri-

sen im südasiatischen Raum zu beschreiben. Die Involvierung der Briten in die Systemkrisen in Bengalen und die «bengalischen Revolutionen» führten vor dem Hintergrund der Französischen Revolution zu einer konservativen Rhetorik, welche die koloniale Herrschaft der Briten legitimierte und stets als Ziel vorgab, Indien wieder zu den wahren Grundsätzen seines Staatswesens zurückzuführen.

Der dritte Teil, «Revolutionen in der geschichtsphilosophischen Reflexion», behandelt die universalhistorischen und weltgeschichtlichen Synthesen von englischen, französischen und vor allem deutschen Philosophen und Intellektuellen. Trakulhun beschreibt eine zunehmende Verengung des Revolutionsbegriffs. Die Französische Revolution hatte einen Massstab für alle zukünftigen Revolutionen gesetzt und dabei alle vergangenen Revolutionen entwertet (311). Asien und asiatische Revolutionen spielten dann – auch bei Trakulhun – nur noch eine untergeordnete Rolle. In diesen zutiefst fortschrittsgläubigen und teleologisch universalgeschichtlichen Modellen wurde Asien als Ort des Stillstands und der Rückständigkeit konzeptualisiert. Die grösste Leistung dieser Studie liegt zweifellos in ihrer aussergewöhnlichen Synthesekraft. Sprachlich klar und prägnant versteht es Trakulhun, verschiedene europäische und asiatische Kontexte spielend miteinander in Verbindung zu bringen, Quellen unterschiedlichster Sprachen beizuziehen und den erzählerischen Bogen über 230 Jahre hinweg zu spannen. Die Studie ist intelligent aufgebaut und das Argument empirisch hervorragend ausgearbeitet. Trakulhuns Stärke ist zuweilen aber auch eine Schwäche. Während die Studie immer wieder wunderschöne kleine Details an den Tag bringt – etwa wenn die martialischen Marathen ohne Staatsgebilde vom britischen Geografen und Historiker James Renell

mit den schweizerischen Eidgenossen verglichen werden (256) –, bewegt sich der Text zuweilen zu weit von der Fragestellung weg. Das Werk wertet zudem wunderschönes Bildmaterial aus. Leider sind die Abbildungen teilweise so klein abgedruckt, dass entscheidende Details nicht vollständig zu erkennen sind. Diese Kleinigkeiten mögen aber den durchwegs positiven Eindruck dieses insgesamt innovativen und beeindruckenden Werks nicht zu trüben. Dem Buch ist deshalb eine breite Leserschaft über die akademischen Grenzen und eine Übersetzung ins Englische zu wünschen.

Adrian Ruprecht (Bern)

Lea Haller
Transithandel
Geld- und Warenströme im globalen Kapitalismus

Berlin, Suhrkamp, 2019, 511 S., Fr. 28.90

Lea Hallers Buch zum Transithandel hat sich einen weitgehend unsichtbaren Wirtschaftszweig zum Thema gemacht. In der ökonomischen Statistik führt der Rohstoffhandel eine Randexistenz, denn er kümmert sich nicht um nationale Grenzen und will deshalb nicht recht zu den Vorstellungen einer Nationalökonomie passen. Das heisst keineswegs, dass der schweizerische Transithandel deshalb eine Nebensächlichkeits wäre. Er zeichnet für 20–25 % des Handels mit den wichtigsten globalen Rohstoffen. Der Name der Branche ist irreführend, denn nur der Kapitalverkehr wird über die Schweiz abgewickelt, während die Waren direkt verschifft werden. Heute führen fünf Transithandelshäuser die Liste der grössten schweizerischen Unternehmen an, deren Tätigkeit aber vielen unbekannt ist. Das Buch ist dementsprechend wichtig und willkommen. Die Branche ist chronisch unter-

belichtet. Man stelle sich eine Geschichte Deutschlands vor, welche die Automobilindustrie beiseite lässt!

Lea Hallers Buch spannt einen grossen Bogen von den Anfängen des Bundesstaates bis ans Ende des Kalten Krieges. Es zeichnet die internationale Arbeitsteilung, welche sich im Zeitalter des Kolonialismus herausgebildet hat und welche dem globalen Süden die Rolle des Rohstofflieferanten und dem Norden die der industriellen Produktion zuwies. Lea Haller führt die Leserschaft sehr gekonnt und elegant durch die technischen Rahmenbedingungen des Rohstoffgeschäfts, zeigt Kontinuitäten, Veränderungen und auch die Gründe, weshalb diese Firmen kaum in den öffentlichen Diskurs gelangten. Geheimhaltung hatte in der Branche oberste Priorität, denn sie bedeutete einen Vorteil gegenüber der Konkurrenz. Man suchte deshalb auch nicht die öffentliche Aufmerksamkeit. Die Clearingabkommen mit Nazideutschland brachten dann allerdings dem Transithandel zu Bewusstsein, dass das Operieren hinter den Schirmen Gefahren barg und dass die Branche mehr für ihre Sichtbarkeit tun musste. Das Kernthema des Buches ist denn auch die Position des Transithandels in seinem makroökonomischen und institutionellen Umfeld und die unternehmerischen und politischen Strategien einer gut vernetzten Unternehmerschaft.

Besonders gelungen sind die wissenshistorischen Teile, in denen die technischen Prozeduren im Handel von Fracht über die telegrafische Kommunikation, die Zahlungsmodalitäten bis zum Hedging anschaulich erklärt werden. Das Buch bleibt jedoch nicht auf die Branche beschränkt, sondern stellt aus der Perspektive des Handels die Reaktionen der bürgerlichen Eliten auf die weltpolitische Lage dar. Weltkriege und protektionistische Phasen forderten die Schweiz zu Antworten heraus, und Lea Haller gelingt

es, dies als Prozess mit offenem Ausgang darzustellen.

Das zentrale Thema des Buches entlehnt sie dem britischen Publizisten Norman Angell. Er schrieb am Vorabend des Ersten Weltkriegs eine Kritik an der imperialistischen Vorstellung, dass der Wohlstand eines Landes durch seine politische Macht bestimmt sei. Die Weltwirtschaft sei derart vernetzt, dass man durch Eroberung nichts gewinne, sondern der eigenen Wirtschaft unweigerlich schaden müsse. Ein wichtiges Beispiel in seiner Argumentation war der wirtschaftliche Erfolg der europäischen Kleinstaaten, die trotz ausenpolitischer Schwäche wirtschaftlich prosperieren. Politische und wirtschaftliche Räume müssen also nicht kongruent sein.

Wie sich aber der politische Raum und der wirtschaftliche zueinander verhalten sollen, war und ist heute noch ein Ort konstanter Auseinandersetzungen. Der Wirtschaftszweig musste in einem sich ständig verändernden politischen Raum seinen Platz behaupten. Haller zeigt die enge Verknüpfung von wirtschaftlichen und politischen Eliten in der Schweiz. Die bürgerlichen Eliten schufen sich einen Staat, dessen Strukturen sie pragmatisch und flexibel den geopolitischen Bedingungen anpassen konnten. Dieser schwache Staat, der nie an Vorstellungen von nationaler Autarkie hing, bildete die ideale Voraussetzung für die Entwicklung des Dienstleistungsexports.

Hallers Argument ist schlüssig aufgebaut und trotz des trockenen Themas sehr unterhaltsam zu lesen. Und so toll dieses Buch herausgekommen ist, leider enttäuscht es mich auch. Haller schreibt eingangs, man könne den Transithandel zwar nicht mit statistischen Daten historisch verstehen, man könne aber die Verfahren und die Beziehungen untersuchen, die ihm zugrunde liegen, und zwar nicht nur die Beziehungen nach aussen, in die

Welt, sondern auch die Beziehungen nach innen. Haller konzentriert sich dann aber auf die strategische und politische Ebene im Innern und verzichtet beinahe vollständig, die Praxis des Transithandels in der Welt zu thematisieren. Was die Händler in ihrem Geschäftsalltag tun, wie sie Beziehungen aufbauen, wie sie sich Informationen einholen, wie sie sich das institutionelle Gefüge zunutze machen oder gar beeinflussen, wie also die internationale Arbeitsteilung im Geschäftsalltag ausgehandelt wird, all dies bleibt unerwähnt. Ihre Geschichte beschränkt sich auf Entscheidungsträger in der Schweiz und lässt die Menschen auf der anderen Seite der internationalen Arbeitsteilung aussen vor.

Dies wirkt unerwartet konservativ, und Haller verpasst damit den Anschluss an die aktuelle Forschung zur globalen Ungleichheit, etwa mit der Frage nach Rolle des Rohstoffhandels darin. Denn – wie Haller selbst erwähnt – ist heute der entfesselte Kapitalismus zu einer ähnlichen Bedrohung für die Weltökonomie geworden wie der Imperialismus am Vorabend des Ersten Weltkriegs, denn die aus dem Kolonialismus entstandene internationale Arbeitsteilung hat zu grossen Ungleichgewichten in der Weltökonomie geführt. Lea Haller zitiert die Historikerin Patricia Clavin mit der Aussage, dass transnationale Geschichte die Geschichte von Menschen sei, die Verbindungen herstellen. Aber Haller blendet die Verbindungen in den globalen Süden wieder aus. Diese Ausblendung hat in der Schweiz Tradition: Es ist die schweizerische Variante der kolonialen Amnesie.

Andreas Zangger (Amsterdam)

Philip T. Hoffman

Wie Europa die Welt eroberte

Darmstadt, Konrad Theiss 2017, 335 S., Fr. 38.90

«Was war der Grund dafür, dass es ausgerechnet den Europäern gelang, sich die ganze Welt zu unterwerfen?» (9). Dieser Frage widmet sich Philip T. Hoffman in seiner 2015 erstmals auf Englisch erschienenen und seit 2017 auch in deutscher Übersetzung vorliegenden Monografie. Konventionelle Erklärungsmuster («Standardantworten») stellen ihn nicht zufrieden: Die Rolle von Epidemien werde ebenso überschätzt wie jene der Industriellen Revolution. Auch sei die konstatierte technologische Überlegenheit Europas erklärungsbedürftig. Alle diese Elemente seien zwar – in geografisch unterschiedlichen Räumen und zu unterschiedlichen Zeiten – mögliche Bestandteile einer Antwort auf die eingangs gestellte Frage, könnten diese aber weder umfassend noch hinreichend beantworten. Auch erlaubten sie nicht, «ein allgemeines Argument heraus[zufinden], das für mehr als einen Ort und einen Zeitpunkt gültig ist». Dieses Argument möchte der Autor mit seiner vorliegenden Untersuchung anbieten (28): Die Expansion Europas lasse sich vor allem durch die kontinuierliche Weiterentwicklung der Schiesspulvertechnologie erklären, die dort vom Spätmittelalter bis in das 20. Jahrhundert erfolgt sei und zu weitreichenden Innovationen in Strategie, Taktik und Staatsorganisation geführt habe. Hoffman knüpft damit an die seit den 1980er-Jahren intensiv geführte Debatte um die «militärische Revolution» an und positioniert sich im Umfeld einer ganzen Reihe von Monografien, die nach den Ursachen für den «Aufstieg des Westens» fragen (Vgl. etwa Ian Morris, *Why the West Rules – For Now*, Toronto 2010; Niall Ferguson, *Civilization. The West and the Rest*, London 2011; Jared Diamond, *Guns, Germs, and Steel*.

The Fates of Human Societies, New York 1997).

Grundlage für die kontinuierliche Weiterentwicklung der Schiesspulvertechnologie in Europa sei der dortige militärische Wettbewerb gewesen, den der Autor mit dem «Turniermodell» abzubilden versucht. In diesem Modell unternehmen «die Beteiligten unter den richtigen Bedingungen enorme Anstrengungen [...] in der Hoffnung, einen bestimmten Gewinn einzufahren», wobei der Gewinn in Relation zu den jeweiligen Kosten «wertvoll» sein muss (22). Aufgrund des epochenübergreifenden Charakters der Untersuchung sind diese Beteiligten wahlweise absolutistische Herrscher oder gewählte Staatsoberhäupter, die mal um Ruhm, mal um finanzielle und territoriale Gewinne kämpfen. Letztlich, so der Autor, trug die Aussicht auf diese unterschiedlichen Gewinne mit dazu bei, dass nur in Europa die von ihm identifizierten Kriterien zur Weiterentwicklung der Schiesspulvertechnologie langfristig erfüllt wurden: Dort kam es zu häufigen kriegerischen Auseinandersetzungen zwischen den Kontrahenten, die hohe Summen in die Kriegführung investierten, vor allem auf die Schiesspulvertechnologie setzten und von einer relativ ungehinderten Übernahme militärischer Innovationen profitierten (66). In den anderen in der Monografie analysierten geografischen Räumen – China, Japan, Indien, dem Osmanischen Reich und Russland – wurden diese Voraussetzungen nicht oder zumindest nicht dauerhaft erfüllt. In China, beispielsweise, habe die Grösse des Reiches, zusammen mit relativ niedrigen Steuereinnahmen und dem diskontinuierlichen Einsatz der Schiesspulvertechnologie, auch aufgrund der oft nomadischen Gegner der Chinesen, eine solche Entwicklung verzögert, während in Indien zwar nach dem Zerfall des Mogulreiches unablässig Krieg mit Feuerwaffen geführt wurde, die dortigen

Investitionen in die Kriegführung jedoch zu niedrig gewesen seien, um eine kontinuierliche Verbesserung der Schiesspulvertechnologie zu erlauben.

Dass die skizzierten Kriterien einzig in Europa erfüllt wurden, sei – so Hoffman – letztlich das Ergebnis der dortigen politischen Geschichte. Auch wenn der Autor hervorhebt, dass «alles hätte ganz anders kommen können», seien die Entwicklung der Schiesspulvertechnologie in Europa und die europäische Expansion ein pfadabhängiger Prozess (199): Die fehlende politische Einheit Europas etwa habe das politische Lernen begünstigt und die Herausbildung einer langfristig dominanten Hegemonialmacht verhindert, was letztlich zu den zahlreichen innereuropäischen Auseinandersetzungen und den entsprechenden Investitionen und technologischen Weiterentwicklungen geführt habe, die die technologische Kluft zwischen Europa und Aussereuropa vergrösserten. Mit dem «Turniermodell» vollzieht der Autor einen «kliometrischen» Brückenschlag zwischen Wirtschafts- und Geschichtswissenschaften: Das aus den Wirtschaftswissenschaften stammende und modifizierte Modell soll das komplexe Ursachengeflechte zwischen Politik, militärischen Rivalitäten, Finanzpolitik, Expansion und der Schiesspulvertechnologie offenlegen und damit die unterschiedlichen Entwicklungen in den analysierten Regionen erklären. Vor diesem Hintergrund mag es wohlfeil erscheinen, die fehlende Berücksichtigung neuerer Arbeiten aus der *new imperial history* und der Globalgeschichte zu monieren. Eine solche hätte jedoch mit Sicherheit dazu beigetragen, Europa nicht als dominantes, von globalen Verflechtungsprozessen mehr oder minder unberührtes Zentrum erscheinen zu lassen. So vermittelt das zweifellos gut lesbare und sorgfältig übersetzte Werk stellenweise den Eindruck einer eklektisch daherkommenden

Zusammenstellung bekannter Forschungsliteratur zu Fragen der europäischen Expansion, ohne jedoch das zentrale Element für die europäische Expansion – die politische Geschichte Europas – näher zu erläutern. Sieht man in der Monografie aber vor allem einen «kliometrischen» Forschungsbeitrag zur Diskussion um die europäische Expansion, dann bietet sie interessante Einblicke, da sie die Vorzüge und Probleme der «Kliometrie» deutlich hervortreten lässt.

Dominique Biehl (Basel)

Marco Wyss, Janick Schaufelbuehl, Valeria Zanier (eds.)
Europe and China in the Cold War Exchanges Beyond the Bloc Logic and the Sino-Soviet Split

Leiden and Boston, Brill, 2019, 254 p., € 115.–

The volume is an important compilation of essays that try to reexamine the Sino-European relations during the Cold War and rethink their role in the overall system of international relations. The book is interesting not only to general readers and historians, but it also proves to be invaluable for political scientists who work on concepts of “neutrality” and “alliance”, and try to make sense of how binding these terms have been in international politics. As the volume demonstrates, neutral states have attempted to circumvent some of the restrictions that either a formal alliance or a neutrality status might imply. Moreover, it shows that sub-state and non-state actors have helped to resolve existing issues beyond official exchanges.

The book consists of three parts, each discussing a different type or form of relations between the European states and the People’s Republic of China (PRC). It explores a multitude of dimensions of bi-

lateral cooperation, examines a variety of state and non-state actors involved in the process and sheds new light on the policy-making process within the states involved. The first part talks about unexplored aspects of the relations between China and Switzerland, Austria and Greece (three states that did not belong to the EEC during most of the Cold War). As Maximilian Graf and Wolfgang Mueller show, Austria went through the ebbs and flows of a bilateral relationship without officially establishing one, trying to maneuver between the hope for trade opportunities, a wish to maintain good relations with the US, and the fear that the Republic of China might vote against Austria's UN membership and IAEA bids. Switzerland, on the other hand, much like its Chinese counterpart, saw the establishment of bilateral relations as an opportunity to "reposition itself in the changing international power constellations of the Cold War". Ariane Knüsel highlights in her chapter that Switzerland became the epitome of neutrality, although a selective neutrality, while China gained an important hub for its activities in Western Europe. Meanwhile, Greece, Dionysios Chourchoulis states, chose to seek better relations in the moment of political isolation and later grew to perceive developing relations with Beijing as a sign of a more independent, 'multidimensional' foreign policy.

The second part of the volume is an important contribution to the intellectual history of the relations between China and European states. Not only does it explore people-to-people diplomacy, propaganda work and the creation of transnational networks, it also highlights the importance of interparty relationship in the development of bilateral ties. Cyril Cordoba and Liu Kaixuan explore the notion of friendship as it was understood by Swiss and French pro-Maoist circles and discuss whether

depoliticizing an entity like a friendship association is at all a possibility in the context of the Cold War. Sofia Graziani presents the Chinese Youth League as a tool in Chinese people-to-people diplomacy, attempting to reach out to the youth in Western European countries and thus significantly improving China's reputation abroad. Finally, Guido Samarani explores the interparty relations between the CCP and the Communist Party of Italy, arguing that the latter was not only determined to defend its own positions against the CCP's criticism, but also highly committed to contrasting any general political condemnation of the CCP by Moscow. Chi-kwan Mark deals with Sino-British relations through the prism of pro-Beijing propaganda in Hong Kong's leftist press. He argues that the British did not aim at eliminating communist propaganda altogether but instead tried to contain it.

The third part of the volume portrays the relations between Eastern European states and China in terms of their national interests and ideology. Jan Adamec focuses on the development of trade between China and Czechoslovakia in the 1950s, pointing out the Czechs' insufficient levels of expertise on Chinese matters inside Czechoslovakia. Margaret K. Gnoinska explores Sino-Polish exchanges from an unusual perspective of maritime relations. She argues that Chipolbrok, the Sino-Polish Joint Shipping Venture, was meant to signal the resolve of Gomulka's government to navigate the tenuous relationship with the PRC, while openly siding with the USSR. Chen Tao discusses the adoption by the German Democratic Republic of an interesting Chinese social experiment, the so-called Mass Line Movement, when military officers served in the ranks as soldiers or participated directly as workers in industrial production, all in order to close the gap between the army and the people. Overall, the volume would have bene-

fitted from a stronger theoretical framework. Chapters like those of Samarani or Cordoba and Liu deal with important theoretical concepts like “propaganda”, “people-to-people diplomacy”, “history” or “memory”. Yet, they do not provide conceptual definitions. Some of these terms are used only in the chapter titles but are not discussed in the text. In terms of sources, despite the existing difficulties with accessing Chinese archival documentation, authors like Chourchoulis could have used more evidence from both sides (even if from secondary sources), in order to guarantee a more leveled approach to understanding bilateral relations.

In general, however, the volume is very well researched and based on multi-archival sources. It provides a fresh perspective on the traditional understanding of the relations between the European states and their Chinese counterpart during the Cold War, and is undoubtedly an important contribution to the existing body of literature on the topic.

Alsu Tagirova (Shanghai)

Joanne Miyang Cho, Lee M. Robert and Christian W. Spang (eds.)
Transnational Encounters between Germany and Japan
 Perceptions of Partnership in the Nineteenth and Twentieth Centuries
 Palgrave Macmillan, New York 2016, 280 p., € 88,39

Der vorliegende Sammelband hat sich das ambitionierte Ziel gesteckt, die transnationalen Verflechtungen zwischen Japan und Deutschland von den ersten diplomatischen Beziehungen in der späten Tokugawa-Zeit (1600–1867) bis zur Nachkriegszeit abzudecken. Die dreizehn Aufsätze sind in drei Teile gegliedert, die chronologisch die Phase der Moder-

nisierung (Part I – Ambivalent Partners in Modernization), die Vorkriegs- und Kriegszeit (Part II – Transnational Partners between Two World Wars) sowie die Nachkriegszeit (Part III – Post-World War II Affinity: Pariah Nations?) behandeln. Takenaka Toru stellt im ersten Kapitel die provokative These auf, dass die japanische Vertrautheit mit der deutschen Kultur nur ein Mythos und nicht Ausdruck einer langjährigen engen Beziehung zwischen den beiden Ländern ist. Takenaka argumentiert, dass während der Modernisierung in der Meiji-Zeit (1868–1912) deutsche Philosophie, Musik und Kunst durch amerikanische Dozenten auf Englisch an japanischen Universitäten vermittelt wurde und sich daher nur indirekt in Japan verbreiteten. Sven Saaler untersucht im zweiten Kapitel die Rolle des Diplomaten Karl von Eisendecker (1841–1934) bezüglich der bilateralen Beziehungen der beiden Länder. Laut Saaler führte von Eisendeckers konziliante Haltung bei der Frage der Revision der Ungleichen Verträge zu prodeutschen Sympathien innerhalb der japanischen Elite. Im darauffolgenden Aufsatz analysiert Joanne Miyang Cho, wie der deutschbaltische Hermann Graf Keyserling (1880–1946) Europas angebliche kulturelle Dekadenz nach dem Ersten Weltkrieg durch kosmopolitische Impulse lösen wollte. Keyserling hob dabei die japanische Übernahme von chinesischer Kultur als besonders positives Beispiel heraus, während er die Verwestlichung Japans in der Meiji-Zeit bedauerte. Lee M. Roberts zeigt schliesslich auf, wie sich die deutsche Sicht auf Japan und auf die japanische Literatur im Zuge des japanischen Sieges über Russland (1905) positiv verändert hat.

Sarah Panzer eröffnet den zweiten Teil des Sammelbandes mit einem Beitrag, wie Jiu-Jitsu sich Anfang des zwanzigsten Jahrhunderts in Deutschland verbreitete und als eine Neuentdeckung des angebe-

lich urdeutschen Freiringens interpretiert wurde. Der Beitrag von Hans K. Rode, der nach dem Tod des Autors von Christian W. Spang fertiggestellt wurde, beschäftigt sich mit dem deutsch-jüdischen Ehepaar Anna und Siegfried Berliner, die jahrelang in Japan tätig waren, im Falle Siegfrieds zeitweise sogar als Kriegsgefangener, und zu Beginn der NS-Zeit aus der Ostasiengesellschaft (OAG) ausgeschlossen wurden. Die zwei folgenden Kapitel schliessen unmittelbar an diese Thematik an und zeigen, wie die OAG zu einem Teil des Naziregimes wurde (Christian W. Spang), während sich die japanische Regierung, trotz Bündnis mit Nazideutschland, lange Zeit ambivalent gegenüber jüdischen Exilanten im japanischen Reich zeigte (Thomas Pekar). Zu Beginn des dritten Teiles vergleicht David M. Crowe die Nürnberger und Tokioter Prozesse nach dem zweiten Weltkrieg. Er schlussfolgert, dass die juristischen, prozessrechtlichen und sprachlichen Probleme der Tokioter Prozesse so gravierend waren, dass die Frage nach einem gerechten Verfahren aufgeworfen wird. Franziska Seraphim untersucht im nächsten Beitrag, wie deutsche und japanische Kriegsverbrecher in der Nachkriegszeit von den Besatzungsmächten behandelt worden sind. In den beiden folgenden Kapiteln analysieren Rolf-Harald Wippich und Volker Stanzel jeweils, wie Japan seine Beziehungen zu West- respektive Ostdeutschland in der Nachkriegszeit normalisierte. Im letzten Kapitel schliesslich untersuchen Birgit Maier-Katkin und Lee M. Roberts, wie die zweisprachige Autorin Yoko Tawada die deutsche und japanische Sprache in ihren Werken benutzt. Wie die breitgefächerte Themenauswahl der Beiträge illustriert, gelingt es dem Sammelband, ein facettenreiches und nuanciertes Bild der deutsch-japanischen Beziehungen der letzten hundertfünfzig

Jahre aufzuzeigen. Einige provokative Thesen und Neuinterpretationen von historischen Quellen stellen einen wertvollen Beitrag zur Forschungsdiskussion dar. Insbesondere das Kapitel zum Verhältnis Japans zur DDR ist eine Pionierleistung. Der enge Fokus auf Deutschland und Japan ist allerdings auch eine verpasste Chance, den gesamten deutschsprachigen Raum als Teil des transnationalen Frameworks wahrzunehmen. Mehrere Beiträge schaffen es zwar, sich vom engen Konzept des deutschen Nationalstaates zu lösen. So argumentiert etwa Takenaka, dass in Meiji-Japan österreichische Komponisten zum deutschen Kulturgut gezählt wurden. Zudem zeigt Cho auf, wie die Biografie des deutschbaltischen Intellektuellen Graf Keyserlings einen wesentlichen Einfluss auf dessen kosmopolitisches Weltbild hatte. Leider verpassen es die Herausgeber in der Einführung jedoch, diese transnationalen Verflechtungen innerhalb des deutschsprachigen Raumes gebührend zu berücksichtigen und analytisch in Verbindung zum japanischen Kaiserreich zu setzen. Nichtsdestoweniger bietet der Sammelband zahlreiche wegweisende Beiträge, die die Felder der Verflechtungsgeschichte und Asian-German Studies bereichern.

Fynn Holm (Zürich)